

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAYAUD, MILON, et M^l^o
NIVERLET, libraires;
A PARIS,
Office de Publicité Départementale (Isid.
FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-
nérale (HAVAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (Service d'été, 1^{er} juin.)

Départs de Saumur pour Nantes.

7 heures 55 minut. soir, Omnibus.
4 — 30 — — Express.
3 — 47 — — matin, Express-Poste.
9 — 4 — — Omnibus.

Départ de Saumur pour Angers.

1 heure 2 minutes soir, Omnibus.

Départs de Saumur pour Paris.

9 heure 50 minut. mat. Express.
11 — 49 — — matin, Omnibus.
6 — 23 — — soir, Omnibus.
9 — 28 — — Direct-Poste.

Départ de Saumur pour Tours.

3 heures 2 minut. matin, March.-Mixte.
7 — 52 minut. matin, Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. » Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 » — 13 »
Trois mois, — 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception
d'un avis contraire. — Les abonnements de
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-
cation de temps ou de termes seront comptés
de droit pour une année.

REVUE POLITIQUE.

Paris, 30 août. — Le *Constitutionnel* aborde aujourd'hui la question des duchés, qu'il envisage sous un point de vue tout-à-fait identique à celui du *Pays*. « L'Empereur, dit le *Constitutionnel*, fidèle à ses promesses, a fait entendre dans les trois duchés des paroles de réconciliation. Il n'a point encore renoncé à tout espoir de succès, il ne se lassera pas, et, jusqu'au bout, il remplira loyalement sa mission désintéressée. »

Le *Constitutionnel* ajoute que, si ces conseils ne sont pas entendus, on ne violentera pas les peuples au profit des princes. Mais c'est là un point acquis depuis longtemps au débat. Les préliminaires de Villafranca étaient à peine signés lorsque le cabinet anglais déclara au parlement qu'il avait reçu l'assurance du gouvernement français que la restauration des princes ne serait point imposée par la force. Ces déclarations n'ont été jamais ni démenties ni infirmées.

Mais il ne suit pas de là que la France se croie par la délie de ses engagements, et il reste en outre un point très-sérieux à examiner. Quel est le véritable vœu des populations italiennes ?

Deux hommes très-distingués et très-compétents, M. le comte de Reiset et M. le prince Poniatowski, remplissent en ce moment, dans l'Italie centrale, une mission sur le caractère et les résultats de laquelle nous trouvons aujourd'hui d'intéressants détails dans une correspondance publiée par l'*Indépendance belge* sous la signature A. A. Si ce correspondant est bien informé, M. le comte de Reiset, loin de se laisser entraîner, comme on l'avait dit, par un mouvement dont le caractère est très-contestable, se serait exprimé au contraire très-sévèrement sur ce qui se passe dans l'Italie centrale.

On a beaucoup parlé d'une note par laquelle la Russie se serait prononcée en faveur des princes italiens : le *Courrier de Nuremberg* déclare que cette note n'existe pas, mais que certainement la Russie ne reconnaîtrait pas les gouvernements révolutionnaires ; que d'ailleurs la Russie est persuadée que les stipulations de Villafranca seront sincèrement exé-

cutées et qu'elle laisse au temps le soin de faire son œuvre.

La *Gazette d'Elberfeld* tient le même langage : « La Russie, dit-elle, ainsi que la Prusse, consentirait difficilement à accepter l'exclusion des princes italiens et chercherait plutôt une solution capable de concilier à la fois les droits des princes et ceux des peuples. »

Si ces renseignements sont exacts, il paraît certain que les princes italiens rencontreraient un appui assez énergique dans un congrès européen.

Cependant un certain nombre de journaux allemands se prononcent contre la restauration des princes et reprochent au gouvernement français de vouloir s'arrêter en chemin. La *Gazette de Cologne* leur réplique assez spirituellement : « Nous ne devons pas oublier, dit-elle, que les Français ont au moins fait quelque chose pour l'Italie, tandis que nous autres Allemands nous n'avons rien fait du tout. »

On sait que l'*Invalide russe* a été récemment frappé d'un avertissement. Ce journal publie, dans son numéro du 21 août, la déclaration suivante :

« L'*Indépendance belge* du 13 août, après avoir reproduit notre article sur la nécessité d'un congrès général, ajoute qu'il est d'autant plus important que l'*Invalide russe* est un journal semi-officiel. Nous croyons de notre devoir de déclarer à l'*Indépendance* et aux autres journaux étrangers qu'ils sont dans l'erreur lorsqu'ils prêtent à nos opinions politiques un caractère officiel, car elles nous appartiennent en propre. Le gouvernement russe est trop fort pour avoir besoin d'être soutenu par les journaux, et il agit en politique avec tant de droiture qu'il n'a pas besoin de faire justifier ou expliquer sa conduite. »

La santé de S. M. le roi de Prusse est entrée récemment dans une phase si favorable que dorénavant, à moins d'accidents, on ne publiera plus de bulletins. — Auguste Vita. (*Le Pays*.)

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

Turin, 29 août. — La *Gazette piémontaise* dé-

ment les bruits qui ont couru relativement à des dissensions politiques entre les membres du cabinet sarde.

Le comte Arèse est parti hier soir pour Paris.

Les premiers résultats des élections dans les collèges de Bologne ont donné les noms suivants : comte Bentivoglio, prince Herculani, prince Simonetti, comte Marsili, Minghetti, Alessandrini.

Une députation de l'assemblée de Modène, composée du président Malmusi, du marquis Fontanelli et du comte Ariani, est partie aujourd'hui pour Paris, chargée d'une mission spéciale auprès de l'empereur Napoléon III.

Le départ de la députation toscane est retardé de quelques jours.

Marseille, 30 août. — Des lettres de Rome, en date du 27 août, assurent que le gouvernement de Bologne aurait licencié un régiment dans lequel des volontaires mazziniens causaient de l'agitation.

La division française à Rome formait seule la garnison de cette ville, les troupes pontificales s'étant toutes concentrées à Pesaro.

Le nombre des morts découverts à la suite du tremblement de terre, à Norcia, dépasse 200, le chiffre des blessés est considérable. La population, qui s'élève à 9,000 habitants, campe en dehors de la ville. Le pape a envoyé des secours. — Havas.

FAITS DIVERS.

Voici ce que l'on écrit de Calcutta au *Times* sur la désorganisation de l'armée anglaise dans l'Inde :

Cinq mille Européens ont déjà pris leur congé ; il n'en a été envoyé ni des montagnes ni de Bombay ou de Madras. Quatre mille de plus, à ce qu'on croit, les suivront, et l'on peut regarder comme dissoute l'armée de l'ancienne Compagnie des Indes. Les soldats disent hautement qu'il est impossible de résister à la chance qu'il y a de se tirer de l'Inde.

Le 2^e fusiliers ne s'est pas du tout associé au mouvement, et n'a fait aucune espèce de demande. Néanmoins, dès que l'ordre a été publié, la moitié

FEUILLETON

LES ENFANTS DE LA NEIGE

SECONDE PARTIE.

(Suite.)

CHAPITRE VIII. — A AUTEUIL.

Souvent on croit à l'inconséquence ou à la contradiction quand il faudrait s'incliner devant la logique.

Lorsque le mot d'une énigme échappe, on se demande en vain comment elle s'est produite, et l'on accuse faute de ne pouvoir expliquer.

Ce qui se passait en ce moment à Auteuil, appartenait à cette classe d'apparentes contradictions que quelques mots feront comprendre.

Découvert sous la réalité de M. d'Arjuzan, la fiction de Jules Derville avait aggravé l'animadversion, le mépris et les colères de Desrozières, de Justin, de Lucien, de Cloquet surtout, cet ardent miroir qui réfléchissait en le grossissant, les passions de ceux qu'il aimait.

Au moment où le sergent et le fils du tambour, émissaires de Menneville, s'étaient présentés chez le futur de M^l^o de Rouvière, personne ne songeait plus qu'à une de ces réparations désespérées qui sont de véritables anti-

phrases, car si elles simplifient, si elles dénouent ce n'est qu'à la façon de l'épée d'Alexandre.

On a tout dit sur l'appel de l'offensé et de la victime à la réparation armée ; cependant c'est souvent une issue. La passion et la raison ont cela de commun qu'elles subissent au même degré la nécessité de conclure.

M. d'Arjuzan l'avait d'abord compris, non pas qu'il se trouvât coupable, mais il se devait à lui-même de subir la responsabilité que les événements lui avaient donnée.

Cette *vendetta* de famille ne lui parut pas un moment devoir être déclinée. Au surplus, et pour son compte personnel, il avait mortellement souffert de l'avanie qu'il avait essuyée au bal de M. Lenoir.

Il n'avait pas seulement souffert dans son amour-propre, il avait été atteint dans son présent, dans son avenir, dans son ambition, dans ses espérances. Nous pouvons ajouter que, maintenant, il avait à demander compte de la perte d'une femme pour laquelle il ressentait un amour violent. Que cet amour eût été greffé sur une pensée d'ambition, peu importe, puisqu'il se développait avec tous les caractères qui l'ennoblissent. On sait combien ces sortes de passions ont de profondeur quand elles fleurissent dans la virilité. Elles ont toute la fraîcheur des affections juvéniles avec une puissance d'envahissement sans bornes.

Cependant cette situation, remplie d'orages, où tout se heurtait, intérêts, passions, sentiments, affections, se

trouvait soudain modifiée ; un calme presque riant succédait aux tempêtes.

L'influence d'une femme avait tout transformé.

Un mot d'Adrienne avait dicté à la volonté d'un homme, un de ces sacrifices immenses, dont le raisonnement démontre l'impossibilité quand leur réalité est au contraire justifiée par des exemples.

Quoiqu'il ne fût pas très-fort en psychologie et qu'il eût très-peu étudié le cœur humain, si ce n'est dans ses campagnes, comme cible ou point de mire, Cloquet avait été frappé de l'action de M. d'Arjuzan.

Ce vieux soldat, pour lequel l'idéal d'une conclusion était celle qui s'offrait à la pointe d'une épée, démêla confusément que, de la part de M. d'Arjuzan, il y avait plus de noblesse et de courage à venir se mettre à la discrétion de la famille du capitaine, qu'à affronter successivement quatre adversaires à outrance ; quatre ennemis.

Durant le trajet qu'elle fit avec celui qu'elle méprisait, après l'avoir librement choisi, Adrienne eut le temps de réfléchir.

L'action dont elle n'avait pas eu le loisir de mesurer la portée, lui apparut sous son véritable jour, comme un acte d'abnégation inspiré par un sentiment exalté. Alors elle eut peur d'elle-même ; vainement elle s'appliqua à trouver dans le repentir, dans le dépit d'une déchéance, le secret de la décision de M. d'Arjuzan, malgré sa per-

du régiment, quatre cent cinquante hommes ont accepté leur congé. Les sous-officiers partent aussi gaiement que les simples soldats. Quelques-uns espèrent se rengager; d'autres disent qu'ils auront la prime de l'amirauté. Un plus grand nombre croient que la guerre est certaine en Europe; mais la grande majorité n'est mue que de l'ardent désir du changement. Le profond dégoût de la vie de l'Inde, dont je vous ai souvent parlé, devient un danger formidable; il entraîne par masses, en Angleterre, les officiers de la reine, et il entraînerait leurs soldats, s'il était en leur pouvoir de partir.

— M. de Mandat de Grancey, lieutenant de vaisseau, officier d'ordonnance du vice-amiral Rigault de Genouilly, vient, dit-on, d'arriver à Paris, porteur de dépêches de l'amiral, adressées à l'Empereur, et relatives aux propositions de paix de l'empereur de Cochinchine.

— Ces jours derniers, on a vendu à l'hôtel des commissaires-priseurs de la rue Drouot, à Paris, le brevet de maréchal de France sur parchemin, revêtu du grand sceau de l'Etat et signé de la propre main de Louis XIV, délivré par Sa Majesté au grand Catinat.

Cette curieuse pièce historique était accompagnée d'une centaine d'autographes d'hommes illustres des dix-septième et dix-huitième siècles, tels que Bossuet, Fénelon, Racine, Molière, Corneille, etc. Le tout a été adjudgé moyennant la somme de 20 fr.

— Voici, dit le *Courrier de la Drôme*, un bon exemple à suivre pour ceux qui s'intéressent à l'amélioration des classes agricoles. L'autorité municipale de Satilleu (Ardèche), secondée par l'intelligence, le zèle et l'activité du curé, s'est pourvue de vingt-sept métiers à tisser les étoffes de soie et les a établis dans l'ancienne église de l'endroit. Cet achat et les réparations faites au local ont coûté 5,080 fr. environ; mais les résultats compenseront bientôt un pareil sacrifice. M. Blachier, d'Annonay, fournit la matière première, et toutes les jeunes filles pauvres de la commune sont occupées à travailler. Ce fait, à lui seul, vaut mieux que dix volumes de dissertations sur le paupérisme.

Un moyen analogue, dit le *Breton*, est employé par le comité linier d'Uzel, sous la direction de M. Baron Dutaya, pour rétablir le travail dans les campagnes bretonnes, grâce à quelques fonds fournis par le conseil général des Côtes-du-Nord et par le ministre de l'agriculture. On ne saurait trop encourager des essais si utiles aux classes laborieuses.

— L'avis à vapeur le *Bougainville*, qui accomplit, pour la première fois, la tournée qu'il est d'usage de faire entreprendre pendant les vacances aux élèves de l'École navale après une première année d'étude, pour leur enseigner la partie pratique du métier de marin, est arrivé dimanche à Saint-Nazaire et est entré dans le bassin. Ce bâtiment, parfaitement disposé pour cet emploi, est mâté comme un navire à voiles et pourvu d'une machine auxiliaire de 150 chevaux, ce qui permet une double étude.

Ce voyage a encore pour but, en faisant visiter à ces jeunes gens les principaux arsenaux de France, d'Angleterre et d'Espagne, de les mettre au courant des différents procédés employés dans chacun des

ports qu'ils visitent et des progrès qui s'y accomplissent journellement.

La tournée de cette année a commencé par Cherbourg, où le *Bougainville* est arrivé le 5 de ce mois; il en est reparti le 11.

— Pendant un orage, qui s'est déchaîné vendredi au soir sur la ville d'Auch, plus de six cents moineaux ont été tués dans la cour de la maison de secours de cette ville, à la grande satisfaction des habitants de l'établissement, qui ont confectionné un volumineux salmis avec les victimes de l'ouragan.

— On écrit d'Ibraïla, le 19 août, à la *Gazette autrichienne*:

Le 12 août se sont abattues ici d'immenses bandes de sauterelles qui ont fait un mal considérable à nos campagnes. Personne, dans la génération présente, ne se souvient d'avoir vu ces animaux si grands de taille et en si grand nombre. Le jardin public, arrangé par un jardinier hongrois, et l'un des ornements de la ville, a été affreusement ravagé. Les sauterelles se tenaient en masses si compactes sur les arbres que leur poids rompait les branches les plus fortes. Ces animaux ont un demi-pouce de grosseur et quatre pouces de longueur; les ailes sont marquées par des lignes colorées et entrecroisées de mille manières, dans lesquelles les Arabes prétendent reconnaître le mot destruction.

— On fait en ce moment, à Lyon, d'intéressants essais d'un nouveau mode d'arrosage dont l'effet serait d'améliorer les voies publiques et spécialement celles qui ne sont pas pavées ou qui sont simplement macadamisées; le *Courrier de Lyon* en rend compte en ces termes:

Un de nos plus habiles fabricants de produits chimiques ayant remarqué que l'acide hydro-chlorique répandu par hasard sur une terrasse de son usine avait durci le sol en lui conservant, malgré les chaleurs et la sécheresse, une sorte d'humidité inaltérable, conçut l'idée d'utiliser ce procédé pour rabatre ou plutôt pour empêcher la formation de la poussière sur nos promenades et nos places publiques.

On a fait d'abord une expérience en grand sur le cours Napoléon, entre le Rhône et l'embarcadere de Perrache.

Le succès obtenu sur ce point, succès qui ne s'est pas démenti depuis plusieurs mois, a déterminé l'administration à faire appliquer cet arrosage chimique à la place Bellecour, où le besoin s'en fait le plus impérieusement sentir.

Dès à présent, le public peut commencer à en apprécier les résultats.

Au moment de la plus grande chaleur du milieu du jour, le sol, quoique sec et graveleux, semble consistant et humide comme si on venait de l'arroser depuis une demi-heure. Le vent ne paraît pas devoir le soulever en poussière fine, comme il le fait d'ordinaire. Mais c'est à mesure que la chaleur diminue et que la fraîcheur de la nuit descend sur la terre que l'effet de l'acide hydro-chlorique se manifeste plus énergiquement. Chaque matin, le sol une fois imbibé de cette préparation se raffermît de nouveau comme sous l'impression d'une gelée blanche du mois de mars et offre une promenade aussi propre qu'agréable.

— Un journal d'Amiens publiait mardi la note suivante:

« Au moment où nous mettons sous presse, la dépêche télégraphique suivante est affichée à la gare du chemin de fer: « Le train n° 24, de Boulogne à Amiens, a déraillé à la hauteur du poteau n° 261. — Deux voies interrompues. — Des blessés. » L'heure avancée de la nuit, et des bruits contradictoires, nous oblige à nous renfermer dans le lacanisme de la dépêche. »

Voici les détails que nous recevons sur cet accident regrettable:

Le train de voyageurs n° 24, parti de Boulogne le 29 à 4 1/2 du soir a déraillé au poteau kilométrique n° 261 entre Pont-de-Briques et Neufchâtel. En ce moment, le télégraphe ne fonctionnait pas, l'un des poteaux soutenant les fils ayant été brisé par l'une des voitures déraillées; aussi la nouvelle du sinistre n'est-elle arrivée à Boulogne qu'à 6 heures. Aussitôt un train de secours a été organisé dans cette ville par M. Volait, chef du mouvement, et quittait la gare avec deux médecins et M. Mettattier, commissaire de surveillance, ainsi que plusieurs employés de la Compagnie.

A l'arrivée de ce train sur le lieu du sinistre, la voie présentait un émouvant spectacle. La machine qui, après avoir déraillé, avait parcouru 120 mètres, était restée debout sur l'entrevoie; mais quatre wagons de voyageurs étaient renversés, et l'un d'eux avait été jeté par terre avec tant de violence qu'il était séparé de son châssis. Quant au fourgon de bagages, il se trouvait renversé en travers de la voie.

Quatre personnes ont été blessées: M. Caron, procureur impérial à Saint-Omer, M^{me} Caron, femme de ce magistrat; M. Meugeot, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées, et son fils âgé de 18 ans. M. Caron a été transporté dans une maison rapprochée du lieu du sinistre, où il a reçu des soins pressés. Les trois autres blessés ont profité du train de secours pour rentrer à Boulogne avec les autres voyageurs du train déraillé.

Jusqu'à présent la cause du déraillement n'a pas été découverte. Mais le déblaiement de la voie qui s'opère avec activité et l'examen de la locomotive permettront sans doute de s'en rendre compte.

CHRONIQUE LOCALE ET DE L'OUEST.

On lit dans le *Journal de Maine-et-Loire*:

« Le Conseil général a terminé samedi sa session, après avoir apporté à l'examen des affaires le soin auquel il nous a habitués. Avant de se séparer, les membres du Conseil ont voulu témoigner à M. le Préfet leur satisfaction de l'impulsion donnée à l'administration du département et des bons rapports qui ont existé, pendant la session, entre eux et ce magistrat. Tous sont allés, dans une visite, lui exprimer ces sentiments. Ils ont reçu de M. le Préfet l'assurance qu'il continuerait à apporter tous ses efforts au maintien d'une bonne administration et à la recherche des progrès sérieux. »

« Cet accord entre le premier magistrat du département et les membres du Conseil général est pour nous la garantie de la marche facile des affaires et de l'accroissement de la prospérité générale. »

sistance et son opiniâtreté à rechercher une cause ailleurs qu'en elle-même, elle vit bien que c'était à elle seule que cette cause était due.

En mesurant l'étendue de son pouvoir, elle comprit l'étendue du sentiment qu'elle avait fait naître.

Lorsqu'elle eut pénétré le vrai mobile d'Hector, son cœur se dégonfla, elle se sentit plus triste qu'auparavant; mais la fatalité, si elle était une explication périlleuse, lui paraissait de beaucoup préférable au calcul. Dans cette disposition d'esprit, elle sentit se fondre les rigueurs de son premier jugement, et elle eut un long regret, non pas du sacrifice, mais elle était de ces natures qui ne savent pas défaillir en présence de ce qu'elles considèrent comme un devoir. Mais elle regretta les joies qu'elle s'était promises, les rêves qu'elle avait caressés, enfin cet attachement puissant qui dictait un acte d'abnégation sans récompense et sans espoir.

Ses paroles et sa tenue reflétèrent cette situation d'esprit: elle se traça spontanément un de ces rôles d'amies, rôles délicats que si peu de femmes savent remplir; mais elle était assez courageuse pour n'y pas faillir.

Ce fut dans ce silencieux tête-à-tête, si rempli, des deux côtés, de pensées douloureuses, qu'Hector et Adrienne arrivèrent à la maison de M^{me} Menneville.

Adrienne avait bien jugé M. d'Arjuzan.

Il ne songeait plus à ses espérances, à ses idées d'ambition, à la grande fortune de la créole; il ne songeait

plus qu'à la femme. M^{me} de Rouvière n'était plus un moyen, mais un but; et ce sentiment prenait son essor à l'instant où il fallait le sacrifier. Dans ce cerveau ardent et fougueux, il passait des inspirations fiévreuses, des exaltations désordonnées. Telle était la puissance de cet amour dégagé de l'alliage de l'intérêt, que pour ne pas voir se rompre le dernier lien qui subsistait entre Adrienne et lui, Hector s'était soumis; il avait accepté un sacrifice qui était la ruine de ses projets, et en quelque façon la négation de ses sentiments, puisqu'ils s'affirmaient et se reniaient.

Justin, en interprétant comme M^{me} de Rouvière la décision de son rival, sentit affaiblir ses propres ressentiments, il eût pitié de cet homme qui n'acceptait la réparation que comme un moyen de prouver, en se dévouant au salut d'une pauvre fille, l'amour qu'il éprouvait pour une autre.

Quant au capitaine, dire qu'il était père, c'est tout expliquer, et son accueil et son pardon.

Lucien ne vit et n'avait à voir qu'une inspiration générale dans le retour de M. d'Arjuzan, il oublia le reste.

On voit que la transformation était générale et complète, et l'apaisement des haines s'explique aussi facilement que leur essor.

Tout entière à sa tâche, Adrienne questionna M^{me} Menneville et son fils; elle se fit donner tous les détails

qui pouvaient lui suggérer un expédient. Ce préliminaire accompli, elle chargea le sergent de quelques lignes à l'adresse de M. Lenoir, en le priant de les compléter par des explications.

Cloquet partit, Adrienne s'occupa de Félicie.

En la voyant si changée, pâle, défaite, l'œil fixe et vitreux, elle sentit jaillir ses larmes; ses propres regrets s'effacèrent et sa résolution ne chancela plus.

Après quelques hésitations du regard et du souvenir, Félicie reconnut Adrienne; elle lui sourit, serra la main qui pressait la siegne en laissant tomber quelques monosyllabes.

Son indifférence habituelle, l'espèce de somnolence qui la caractérisait, reparut bientôt.

— Vous voyez, dit Lucien, tirant Adrienne à l'écart, combien il y a peu de prise; l'exaltation des premiers jours est tombée; cette inertie m'épouvante.

— Il faut la vaincre.

— Pour cela, le médecin ne compte que sur une crise. Il faudrait selon lui, produire au cerveau un violent ébranlement.

— Jusqu'ici a-t-on tenté quelque chose? demanda Adrienne.

— Rien, Mademoiselle; comment et dans quel sens le pouvons-nous.

— C'est juste; mais grâce à la loyale intervention de M. d'Arjuzan, peut-être pourrions-nous essayer.

Jeudi soir, un violent orage a éclaté sur la commune de Durtal et les environs. Pendant près de deux heures, la pluie n'a cessé de tomber avec une extrême violence, le tonnerre faisait entendre des roulements retentissants et continuels; le ciel semblait en feu.

La foudre est tombée dans la commune de Montigné sur une maison qui a été entièrement brûlé, malgré l'empressement des voisins. Cette maison, heureusement, n'était pas habitée; les propriétaires ne devaient aller s'y installer qu'à la Toussaint. Ils y avaient déposé une certaine quantité de seigle, de l'avoine et du foin; tout a été consommé. Rien n'était assuré. (Idem.)

Le Journal d'Indre-et-Loire rend compte ainsi qu'il suit de la réception à Tours de M. le maréchal Baraguey-d'Hilliers :

« Son Excellence M. le maréchal comte Baraguey-d'Hilliers vient d'entrer dans notre ville.

« Nous avons raison de nous porter fort des sentiments de sympathique admiration, d'affectueux dévouement de notre population pour l'illustre maréchal. Car la réception qui lui a été faite a été pleine de chaleur, d'émotion et d'enthousiasme.

« A peine descendu de wagon, M. le maréchal a été accueilli par des cris unanimes et réitérés de vive l'Empereur ! vive le maréchal ! qui l'ont escorté jusqu'à la salle où l'attendaient les autorités, et ont été vivement répétés à son entrée par l'assemblée tout entière.

« Lorsque M. le maréchal est entré dans la salle, M. le maire de Tours s'est avancé au devant de Son Excellence et lui a exprimé en des termes éloquentes le bonheur qu'éprouve la ville de le recevoir, et les sentiments d'admiration pour sa gloire et d'affection pour sa personne, que ressent toute notre population.

« M. le maréchal a répondu à M. le maire qu'il était très-sensible à ce qu'il y avait de personnel dans l'expression de ces sentiments de la ville, qu'il en était heureux et reconnaissant, mais qu'en Italie il avait été seulement le lieutenant de l'Empereur dont il avait exécuté les ordres, et que c'était à l'Empereur que devait être reporté l'honneur des victoires dont la France est si justement fière.

« Ces paroles ont été couvertes par les plus vives acclamations.

« M. le maréchal a ensuite fait le tour du salon et a remercié, avec sa bienveillance habituelle, chacun des corps, chacun des fonctionnaires qui étaient venus le recevoir.

« Son Excellence est ensuite montée à cheval pour se rendre à l'hôtel du grand commandement. Alors a commencé une ovation populaire comme nous en avons bien rarement vu à Tours. Toutes les maisons s'étaient pavisées, toutes les fenêtres étaient garnies de spectateurs, toutes les rues par lesquelles devait passer le cortège étaient envahies par une foule immense attendant impatiemment pour l'acclamer le héros de Marignan et de Solferino. A peine le maréchal s'avance-t-il, que de toutes parts éclatent les cris de vive l'Empereur ! vive le maréchal ! que de toutes les maisons sont lancés des bouquets et des couronnes de lauriers, qu'une véritable pluie de fleurs jonche le sol devant lui, depuis la gare jusqu'à son hôtel. C'était un enthousiasme univer-

sel et sincère, dont paraissait touché et reconnaissant l'illustre maréchal, qui inspirait à si juste titre cette explosion de l'affection et de l'admiration de tous.

« M. le maréchal est ensuite rentré à son hôtel où il a reçu toutes les autorités.

« L'heure trop avancée ne nous a permis de retracer que bien imparfaitement la fête dont nous venons d'être témoins, nous aurons occasion d'y revenir. Mais dès à présent nous pouvons dire qu'elle a été magnifique et qu'elle fait honneur aux sentiments de notre population, comme elle fait honneur à celui qui a su les inspirer par les glorieux services qu'il vient de rendre à la France, comme par la noblesse d'un grand caractère. — LADEVÈZE. »

On lit dans la Presse scientifique :

Il y a des enfants terribles qui donnent la torture à leurs pères, mais il y a aussi des enfants précoces qui leur donnent de bonnes leçons et parfois de douces satisfactions.

Parmi ceux-ci nous signalons le jeune Bertrand Olivier, près de Saumur, qui, voyant toutes les peines qu'on se donnait pour boucher le champagne, les eaux gazeuses, les limonades, les conserves et tous les flacons de sûreté, en fixant les bouchons soit avec des ficelles, soit avec du fil de fer et des chaînettes, et même des fermetures à baïonnette et à vis, s'écria un beau matin : « Pourquoi ne passe-t-on à travers le goulot, sous la bague, une grosse épingle qui tiendra le bouchon en respect, comme avec une clavette ou une goupille ? — Mais, dit la maman, l'aiguille la mieux trempée ne pourrait percer le verre. — Eh bien ! il n'y a qu'à y faire deux petits trous ; j'ai arrangé mon tour pour cela ; quant aux cruchons en terre et en porcelaine, on les percera avant de les cuire.

En effet, on perce un goulot pour un demi-centime ; on y passe un fil de fer dont les deux bouts se rejoignent sur les bouchons ; on leur donne un tour de pince, et on met son cachet par-dessus, si l'on veut.

Voilà bien une fermeture inviolable et incontréfassable, si jamais il en fût ; quand on retire ce fil, le bouchon saute, ne rate jamais, et n'est pas mis hors de service comme les autres.

Les fabricants de bouteilles pourraient faire ou préparer ces trous d'un coup de pince-emperte-pièce, pendant que le goulot est encore mou, mais ils sont trop indifférents au progrès pour appliquer cette amélioration à toutes les bouteilles qu'ils fabriqueront désormais. Cela serait pourtant plus aisé que de pousser leur renforcement jusqu'à la gorge, pour aider les marchands à tromper les consommateurs.

Pour chronique locale et faits divers. P.-M.-E. CODET.

Nous apprenons avec un plaisir indicible l'arrivée dans nos murs d'un véritable artiste. Elève de Paul Delaroche, M. Poirier vient établir sa résidence à Saumur. Quinze années passées dans la capitale, pour se perfectionner dans l'art de la peinture, de la restauration des tableaux et du portrait à l'huile, sont à M. Poirier une sûre garantie de réussite. Il est certain de trouver au sein de la famille saumuroise, si jalouse de l'instruction de ses enfants, un

accueil des plus bienveillants. Quant à nous, nous ne saurions, en conscience, à qui décerner les plus vives félicitations : est-ce au professeur de dessin qui vient parmi nous, ou à la ville de Saumur que M. Poirier a choisie pour sa résidence ? PLASSAN.

DERNIÈRES NOUVELLES.

Le Nord publie le Mémoire adressé aux puissances européennes par le gouvernement provisoire de Toscane, pour expliquer et défendre les résolutions prises par l'assemblée. Ce document est rédigé avec une habileté incontestable ; on y reconnaît l'œuvre d'hommes politiques exercés, sachant ce qu'ils veulent et ne disant que ce qu'ils veulent dire. Mais il y manque quelque chose, à savoir, la justification du mandat de l'assemblée toscane ; et l'omission est d'autant plus grave qu'elle ne paraît pas involontaire. En effet, le gouvernement toscane se plaît à rappeler qu'antérieurement au vote de l'assemblée l'annexion avait été votée par 1,500 ou 1,600 conseillers municipaux des diverses communes. La suite des idées appelait naturellement la divulgation du nombre des électeurs qui ont pris part à l'institution de l'assemblée. Mais le Mémoire se tait là-dessus et se borne à assurer d'une manière générale que l'assemblée représente l'opinion de tous ou de presque tous les Toscans.

Il paraît que cette conviction n'est pas partagée par tous les hommes impartiaux qui se sont trouvés en situation de bien observer ce qui se passe en Toscane. Nous rapportions hier, d'après l'Indépendance belge, l'opinion attribuée à M. le comte de Reiset ; aujourd'hui nous apprenons, par le même journal, que M. le prince Poniatowski partagerait l'opinion de M. le comte de Reiset. Si les informations du journal belge sont exactes, M. le prince Poniatowski « aurait élevé des doutes sur la sincérité et, en quelque sorte, sur la pertinence des élections d'où est sortie l'assemblée nationale de Toscane. Il aurait proposé d'annuler le scrutin et tous les actes qui en ont été la conséquence, puis de convoquer de nouveau le peuple dans ses comices, en prenant, cette fois, pour base absolue du vote, le principe du suffrage universel.

« Le prince Poniatowski serait persuadé, ajoute-t-on, qu'un nouveau scrutin, ouvert dans ces conditions, produirait une majorité favorable à la restauration de la maison de Lorraine. »

Quoi qu'il en soit de ces assertions, que nous reproduisons sous toutes réserves, il nous semble que le gouvernement toscan ne saurait se refuser à éclairer l'opinion européenne, en publiant les chiffres du scrutin, demeurés jusqu'ici inconnus. Dans tous les pays où fonctionne soit le suffrage universel, soit le suffrage restreint, le nombre des électeurs inscrits et celui des votants est de droit livré à la publicité. La publicité est, en effet, le meilleur contrôle de la sincérité des élections. Le gouvernement toscan est intéressé à dissiper un mystère qui fournit des armes contre lui. (Le pays.)

La partie officielle du Moniteur contient un décret, chargeant le ministre de l'intérieur de l'intérim du ministère de l'instruction publique et des cultes.

Adrienne s'était rapprochée de M. Desroziers et de ses amis.

— Quoique la responsabilité soit bien grave, je demande à tenter quelque chose, si M. Desroziers veut bien me le permettre, dit-elle.

— Oh ! faites, je vous prie, répliqua le père de Félicie en lui pressant les mains.

— La science se déclare impuissante, appelons-en donc aux inspirations de l'affection ; monsieur Menneville veut-il être Obéron ?

— Je devine, soit ; mais vous serez Titania, car vous êtes une fée meilleure que celle de Shakespeare.

— Monsieur Desroziers me permet la tentative, fit Adrienne en s'adressant au capitaine.

— N'êtes-vous pas mon dernier espoir, répondit l'officier.

— Alors je vais disposer de tout.

— Et de tous, ajoutèrent Justin et Lucien.

— C'est bien, et je commence à dicter mes ordres.

M^{lle} de Rouvière écrivit cinq ou six billets et donna une douzaine d'adresses.

Tout le monde s'empessa de se partager les ordres et de se distribuer les cours.

Lorsque Lucien et Adrienne se trouvèrent seuls, ils causèrent longuement.

Adrienne avait imaginé de donner au retour de M. M. d'Arjuzan qui, pour Félicie, était resté le commis

Derville, une solennité et un relief qui pussent produire une violente impression.

— Une émotion peut seule amener une crise, à tout prix il nous la faut.

Les deux jeunes gens discutaient les formes de la tentative, lorsqu'ils furent interrompus par le retour de Cloquet.

— Ah ! c'est vous, Monsieur, dit M^{lle} de Rouvière au sergent, j'espère que mon tuteur excuse et comprend ma démarche.

Cloquet releva les coins de sa bouche avançant les lèvres.

— Ma foi, je ne sais pas trop si vous verrez du bleu de ciel dans ma commission.

— Lui qui se montre toujours pour moi d'une tolérance extrême. Enfin, veuillez vous expliquer.

— D'abord, je lui trouve un drôle d'air à votre M. Lenoir ; sauf votre respect, il ne me revient guère ; mais ça n'est pas la question... comparativement. La question est qu'il m'a demandé des pourquois, des comment, des parce que, tous les tenants et les aboutissants.

— Mais encore.

— Eh bien, m'y voici : quand je lui ai dit que vous étiez partie de l'hôtel avec M. d'Arjuzan, il m'a paru assez bien considérer la chose ; je crois, ma parole, que ça l'a fait sourire ; vous devez savoir comment il s'y prend ; pour moi, ça avait l'air d'une grimace : miel et

vinaigre.

— Mais vous ne me dites pas où ils sont, me fit ce diable d'homme en me donnant de l'éperon. Puis il me regardait avec ses yeux qui percent comme une vrille.

Alors je lui explique que vous êtes chez M^{me} Menneville, dans sa maison d'Auteuil ; bien entendu je lui ai conté que M^{me} Menneville était la mère de M. Lucien, la veuve de mon colonel. Jusque-là, votre M. Lenoir digérait tout benoîtement l'explication, quoiqu'il ne comprit pas le rapport entre M. d'Arjuzan, M^{me} Menneville et surtout M. Lucien, d'autant qu'il savait très-bien que M. Lucien était l'auteur de l'équipée de l'autre nuit ; la preuve, c'est qu'il me dit tout d'un coup :

— Ma pupille est-elle maintenant convaincue que M. d'Arjuzan a été victime d'une combinaison abominable ?

Vous comprenez que ce n'était pas le moment de lui redresser le jugement. Je continue, et quand enfin je lui représente que M^{lle} Félicie est dans l'état des états, et que c'est pour elle que vous, Mademoiselle, nous tous et M. d'Arjuzan, sommes à Auteuil, alors....

— Alors, demanda Lucien avec une insistance qui annonçait plus que de la curiosité.

— Alors le tuteur est devenu blême, puis jaune, puis vert : un arc-en-ciel indisposé. Ensuite, il s'est levé ; pour sûr c'est un homme qui se possède, il rageait en dedans, j'en jure.

(La suite au prochain numéro.)

AVIS aux PROPRIÉTAIRES de CHEVAUX.

Plus de feu! 40 ans de succès!

Le liniment Royer-Michel, d'Aix (Provence), remplace le feu sans traces de son emploi, sans interruption de travail et sans inconvénient possible; il guérit toujours et promptement les *boiteries récentes ou anciennes, les entorses, foulures, écarts, mollettes, faiblesses de jambes*, etc. Dépôt: à Angers, chez Menière, ph.; à Cholet, Bontemps, ph. (2)

TAXE DU PAIN du 1^{er} Septembre.

Première qualité.
Les cinq hectogrammes..... 15 c. 83 m.
Seconde qualité.
Les cinq hectogrammes..... 13 c. 33 m.
Troisième qualité.
Les cinq hectogrammes..... 10 c. 83 m.

BOURSE DU 30 AOUT.

5 p. 0/0 baisse 10 cent. — Fermé à 69 00.
4 1/2 p. 0/0 hausse 25 cent. — Fermé à 98 25.
BOURSE DU 31 AOUT.
5 p. 0/0 baisse 30 cent. — Fermé à 68 70
4 1/2 p. 0/0 sans changement. — Fermé à 98 25.

P. GODET, propriétaire - gérant

A LOUER

PRÉSENTEMENT,

Pour 3, 6 ou 9 années,

UNE MAISON,

Située à Saumur, quartier de Nanilly, à l'entrée de la ruelle de la Gueule-du-Loup, composée de 2 places au rez-de-chaussée, 2 places au 1^{er} étage et 2 autres au second, grenier au-dessus, cour, remise, écurie, jardin avec bassin, 4 caves. — Appartenant à M^{me} MILLON.

S'adresser à M. MARQUIS, boulanger, dans la ruelle de la Gueule-du-Loup, ou à M^e LEROUX, notaire à Saumur.

A CÉDER

Pour cause de départ:

1^o Lunette Bardou, objectif achromatique 00, 72; 2 oculaires célestes, 2 terrestres, support en cuivre, boîte en noyer fermant à clef.

2^o Appareil photographique Gaudin, en acajou, petit modèle; objectif achromatique, notices, produits chimiques n'ayant jamais servi, et boîte.

Le tout neuf et de qualité supérieure.

S'adresser au bureau du journal.

A LOUER

Présentement,

Une MAISON, fraîchement décorée, avec cour, remise, écurie et jardin, rue du Palais-de-Justice.

S'adresser à M. NANCEUX. (334)

A VENDRE

Pour cause de cessation d'affaires définitive,

UNE IMPRIMERIE

Dans une localité de 15 mille âmes, où il s'imprime deux journaux, plusieurs labours, ayant un matériel considérable, deux jolies presses en fer.

Bénéfices nets par an: 4,000 fr. bien justifiés.

Prix: 10,000 fr. — Facilités de paiement.

S'adresser à M. POUPARD, place du Synode, n^o 1, à Saintes (Charente-Inférieure).

A VENDRE

Une MAISON (Café-Saumurois), sise rue Saint-Nicolas, n^o 3. S'adresser à M^e LE BLAYE, notaire.

A VENDRE

UN BON PIANO.

S'adresser au Bureau du journal.

Compagnie Parisienne,

Rue de la Tonnelle, près la place Saint-Pierre.

M. BIZERAY, marchand de nouveautés, demande un JEUNE HOMME voulant apprendre le commerce.

M^e MAUBERT demande, de suite, un principal CLERC. (743)

A LOUER

PRÉSENTEMENT,

BELLES ÉCURIES, pouvant contenir six chevaux. — REMISE et PIED-A-TERRÉ, le tout en face de la Sous-Préfecture.

S'adresser au bureau du journal.

8 FR.

par an.

LA PRESSE LITTÉRAIRE

Six mois 4 fr. 50 c.
Trois mois 2 fr. 50 c.

REVUE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS

PARAISSANT LES 5 ET 20 DE CHAQUE MOIS.

Bureaux à Paris, rue Saint-Honoré, 257.

La Presse Littéraire se compose de 16 pages très-grand in-4^o à 5 colonnes et renferme la matière d'un demi-volume in-8^o. Chaque numéro contient deux ou trois chapitres d'un roman inédit, une ou deux nouvelles complètes, une critique littéraire sur les publications nouvelles, des études de mœurs et des études biographiques, une revue des théâtres, des pages d'histoires empruntées aux publications les plus remarquables, des légendes, chroniques, etc. Sous le titre mélanges et nouvelles, la Presse Littéraire donne un résumé de tous les faits intéressants et curieux qui se trouvent dans les grands et petits journaux.

A côté des noms les plus aimés et les plus illustres de notre littérature contemporaine, la Presse Littéraire consacre une partie de ses colonnes à la publication de traductions des meilleurs romans étrangers. Au nombre de ces romans publiés tout récemment par cette feuille, nous citerons Shirley, par CURRER BELL; Evelyn Forester, par MISS MARGUERITE POWER; Crichton et la Fille de l'Avare, par HARRISON AINSWORTH.

L'abonnement part du 1^{er} de chaque mois.

PRIME ACCORDÉE AUX NOUVEAUX ABONNÉS.

Toute personne qui s'abonnera pour une année, d'ici au 1^{er} mars, recevra immédiatement, franco: Crichton, roman historique, par HARRISON AINSWORTH, 2 volumes, et Evelyn Forester, Histoire d'une Femme, par MISS MARGUERITE POWER, 2 volumes. Ces 4 volumes seuls représentent le prix de l'abonnement.

Les abonnés de six mois recevront un de ces deux ouvrages à leur choix. On s'abonne en adressant un mandat sur la poste, ou par l'entremise des libraires, des chemins de fer, des directeurs de poste et des messageries. (Les lettres non affranchies sont refusées.)

HISTOIRE

D'ALEXANDRE LE GRAND

SUR LES DOCUMENTS GRECS

Par A. DE LAMARTINE,

Très-belle édition Didot, 2 vol. in-8^o, format des œuvres précédentes de l'auteur

Prix: 12 fr. pour Paris, 15 fr. pour les départements.

Cet ouvrage, entièrement nouveau, peut faire partie des livres destinés à l'éducation de la jeunesse; il se vend chez l'auteur lui-même, au bureau du COURS DE LITTÉRATURE.

Les personnes qui désirent que l'Ouvrage leur soit adressé dans les départements, ajouteront 3 fr. au mandat de poste, soit 15 fr. — Pour Paris, 12 fr.

L'acquisition de cet ouvrage sera considérée par M. de Lamartine comme un mode de concours indirect à sa souscription.

Adresser les lettres ou mandats à M. de LAMARTINE, 43, rue de la Ville-Léveque.

LES

CENT MILLE FEUILLETONS

ILLUSTRÉS,

Paraissant 2 fois par semaine.

BUREAUX, A PARIS, RUE DE RICHELIEU, 45.

Un Roman complet pour 5 centimes.

ABONNEMENT.

Paris..... 6 f. 50 c.

Départem. 7 50

Etranger, port en sus.

LE JOURNAL

des Cent mille Feuilletons illustrés

Est la seule publication donnant, dans chacun de ses numéros, c'est-à-dire pour 5 centimes, UN ROMAN COMPLET ILLUSTRÉ.

On s'abonne à Paris et chez tous les libraires de France et de l'Etranger, en envoyant des timbres postes ou un mandat à l'ordre M. PELLIGAND, directeur.

On trouve des exemplaires chez tous les Libraires.

Saumur, imprimerie de P.-M.-E. GODET.